



Humoristique — Satirique — Politique — Littéraire — Illustré

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague" — BOISL'EAU.

Rédigé en Collaboration.

Administration: 105 à 109 rue Ontario Est.

LA ROUGEAUDE CANAYENNE

OU

La Province de Québec est en bonne santé



LADEBAUCHE.—Ma foi du bon Dieu... elle prend trop de pilules rouges.

N. de la R. — Nos félicitations à l'Hon. M. Mitchell qui entretient si bien (les finances) de la Province de Québec.

UN CONTE PAR SEMAINE

LES INTRUS

Dans le petit pied-à-terre qu'ils avaient gardé à Paris et où ils passaient un mois chaque année, M. et Mme Mailley achevaient de s'habiller. Un souci ridait le front chauve de M. Mailley. Quand'il fut prêt, il se retourna vers sa femme qui lissait ses bandeaux gris :

—Voici dix heures, dit-il. La mère Pacifique va venir. Une dernière fois, ma chère amie, as-tu bien réfléchi? C'est très sérieux. Résumons la situation comme s'il s'agissait d'étrangers: M. et Mme Mailley, après fortune faite dans le commerce, se sont retirés dans une petite ville du Sud-Ouest, où ils vivent heureux. Ils ont gardé un pied-à-terre à Paris, une femme de ménage est à leur service pendant les séjours qu'ils y font. Cette femme de ménage, cette fois-ci, est malade: elle leur en envoie une autre. C'est une vieille, qu'accompagne sa petite-fille, une enfant de trois ans. Mme Mailley s'intéresse à cette petite et forme le projet de la prendre avec elle, de l'emmener, de l'élever, de l'instruire, en un mot de l'adopter... Voyons maintenant les objections...

Mme Mailley arrêta son mari :

—Non, je t'en prie, tu me les as énumérées cent fois, et cent fois je t'ai répondu: un bébé ne peut pas avoir de mauvais instincts. La grand-mère est travailleuse et honnête, depuis un mois je l'ai bien vu. Du reste, si tu veux, prends des renseignements, ils seront bons, j'en suis sûre. Elle est taciturne et revêche, mais ça nous est égal. Ce n'est qu'une femme de ménage, mais si elle était millionnaire, je n'aurais pas de projets sur sa petite-fille. Moi, je veux arracher cette enfant, qui est charmante, à la misère, aux privations, à la maladie peut-être, qui la guettent à Paris. Elle sera pour moi une société et une distraction. Tu sais quel chagrin ç'a été pour moi de ne pas avoir d'enfants... Je les aime tant!... Là-bas, je suis désœuvrée, je m'ennuie... Toi, tu as ton café, ton bridge, tes amis. Tu t'intéresses aux affaires du pays... Et réfléchis: cela fera le meilleur effet que nous ramenions cette petite. On dira: les Mailley sont de braves gens ils font une bonne oeuvre. On trouve que nous vivons comme deux égoïstes, j'en suis sûre... Voyons, mon ami, tu ne vas pas revenir sur ta décision maintenant?

—Mais non, puisque tu y tiens...

Mme Mailley, joyeuse, embrassa son mari. Il y eut un coup de sonnette. Entra une vieille à tête de chouette; dans ses bras était une jolie enfant blonde et frêle qui, posée sur une chaise dans l'antichambre, y resta souriante et sage.

Mme Mailley emmena la vieille en présence de M. Mailley et lui exposa ses intentions. En l'écoutant, les yeux de la vieille s'arrondirent encore; un étonnement désapprobateur se répandit sur sa face ravivée.

—Me prendre Berthe, ah! ben non! déclara-t-elle. Non, ça ne se peut pas!...

—Pourquoi? Pourquoi cela? s'écria Mme Mailley avec ahurissement, car elle s'attendait à une reconnaissance enthousiaste.

—Parce que je l'aime, tiens donc, dit la vieille, et que c'est ma petite-fille, et que je ne sais pas ce que je deviendrai si je l'avais plus. Ses père et mère sont morts, alors elle est à moi. C'est pas la peine d'en dire plus long. Ma petite Berthe, m'en séparer!...

—Voyons ma brave femme, il ne faut pas être égoïste, il faut voir l'intérêt de l'enfant, intervint M. Mailley. Vous seriez coupable de refuser. Du reste, pensez-y à loisir; nous en reparlerons demain.

La vieille, sans répondre, se mit au ménage, qu'elle fit tout de travers, tant elle était absorbée. Puis elle reprit la petite Berthe et partit.

—A demain! Réfléchissez! lui cria M. Mailley.

Il était indigné de l'égoïsme de la vieille; sa femme en était désolée, et tous deux, maintenant, tenaient d'autant plus à l'enfant qu'ils n'avaient pas la certitude de l'avoir. Ainsi préoccupés, ils oublièrent les renseignements qu'ils voulaient prendre et qui, du reste, seraient peut-être sans objet.

La mère Pacifique reparut le lendemain. Elle assit la petite Berthe et vint rejoindre M. et Mme Mailley qui frémissaient d'impatience. Ils virent qu'elle était blême comme après une nuit d'insomnie.

—J'ai réfléchi, prononça-t-elle durement. Alors, je dis oui dans l'intérêt de Berthe. Mais je ne trouve pas que ce soit bien parce qu'on est riche d'arracher une petite-fille à sa grand-mère...

Mme Mailley, ravie, saisit l'enfant et la couvrit de caresses, après s'être assurée qu'elle était bien débarbouillée. La vieille regardait de côté et Mme Mailley vit des larmes dans ses rides.

—Elle me fait pitié, chuchota-t-elle à son mari... Si on pouvait l'emmener?...

—Tu es folle, protesta-t-il, suffoqué.

Le surlendemain était le jour fixé pour le départ. La vieille devait, à midi, amener la petite fille, mais elle parut seule.

—Je ne peux pas, déclara-t-elle d'un air morne. Je garde Berthe. Je périrai, sans elle.

Ce fut un effondrement. Les Mailley s'efforcèrent en vain de raisonner la vieille, qui resta inflexible. Alors, ils se concertèrent. Mme Mailley, les larmes aux yeux, suppliait son mari, qui enfin céda, et elle revint auprès de la mère Pacifique.

—Ma brave femme, dit-elle, nous ne voulons pas permettre que votre petite-fille soit victime de votre affection mal comprise. Venez chez nous avec elle. Il y a, au fond du jardin de notre villa, un pavillon que vous occuperez, et vous ferez de votre mieux, nous y comptons, pour vous rendre utile et reconnaître ainsi notre extrême bonté.

—Ça va! Comme ça, je veux bien! dit la vieille, dont le visage s'éclaircit. C'était mon désir de finir à la campagne.

Elle ne voulut pas consentir à laisser les Mailley emmener l'enfant le jour même. Elle viendrait avec Berthe à la fin de la semaine. On lui donna l'adresse et l'argent du voyage et elle s'en alla. Les Mailley prirent le train deux heures après. Ils retrouvèrent avec joie leur calme petite ville et leur confortable maison. Ils racontèrent négligemment à leurs amis leur beau trait de philanthropie, et firent débarrasser le pavillon.

Trois jours plus tard, ils déjeunaient, quand, après un coup de sonnette à leur porte, leur servante survint, effarée.

—Monsieur, madame, c'est une pauvre avec une trolée de gosses. Elle dit comme ça qu'on l'attend.

Les Mailley se précipitèrent vers le vestibule. La mère Pacifique, la petite Berthe dans ses bras, s'y tenait. Trois gamins de cinq à neuf ans, débiles et qui se ressemblaient, l'accompagnaient.

!Qu'est-ce que c'est? dit Mme Mailley, affolée.

—Ben quoi, c'est la mère Pacifique, comme de convenu. Et puis v'là Berthe et ça c'est ses trois frères: Julot, Louis et Emile...

M. Mailley leva les bras au ciel.

—Mais c'est fou! C'est monstrueux! Ma maison n'est pas un asile! Vous ne nous aviez pas dit!...

—Je vous ai pas dit que Berthe avait pas de frères, hein? riposta la vieille, qui semblait sincèrement indignée de l'accueil. Vous auriez pas voulu que je les laisse, ces petits?... Qu'est-ce qu'ils seraient de-

Une Page de Mots d'Esprit

NAIVETE OU EFFRONTERIE?

Un paysan venait dérober les fruits d'un propriétaire de son village; il fut pris en flagrant délit.

—Voyons, lui dit le propriétaire, faisons un arrangement: combien veux-tu de poires tous les ans, à la condition que tu ne viendras plus m'en voler? Te contenteras-tu d'un cent?

—Oh! ma foi, non, répliqua le maraudeur, j'y perdrais!

L'ESPRIT DES POILUS.

Un capitaine passe en revue sa compagnie avant le départ pour le front.

Il a pour chaque soldat un mot de camaraderie ou d'encouragement.

Arrivé devant un "bleuet" de la classe 1917, il lui demande:

—Eh bien, mon ami, êtes-vous prêt à mourir pour votre patrie?

—Sans doute, mon capitaine, mais ce qui est encore plus certain, c'est que je suis prêt à faire mourir quelques ennemis pour la leur.

AU RESTAURANT.

Un consommateur entre dans un restaurant. C'est une nouvelle servante qui lui tend la carte. Sans même la consulter, il demande:

—Quel est le plat du jour?

La petite bonne semble fort embarrassée par la question et ne répond pas.

—Quel est le plat du jour, répète avec autorité le client.

Alors, la petite bonne rougissante se penche vers lui et dit à voix basse:

—Le poulet est d'hier, mais tous les autres plats sont d'aujourd'hui.

UNE PROPHECIE.

Encore une de plus sur la date de la paix. Elle est très à la mode en Angleterre et prouve au moins que les Anglais ont une fanfante admiration en leur généralissime Douglas Haig.

Prenez chaque lettre du nom de Haig et indiquez par un chiffre leur place dans l'alphabet, vous obtiendrez la combinaison suivante:

H, 8e lettre; A, 1ère lettre; I, 9e lettre; G, 7e lettre, soit 8197, qui, renversé, donne 7918. La guerre finira donc le 7/9 1918, soit le 7 septembre de l'année qui vient.

C'est bien simple, mais pourquoi faut-il renverser le nombre obtenu?

venus sans moi? J'ai vendu tout mon petit fourbi pour payer leur voyage...

—Allez-vous-en, vous êtes une vieille intrigante! hurle M. Mailley, hors de lui.

—Où ça que je m'en aille? Mendier par les rues, hein! maintenant que j'ai plus rien à cause de vous?... Eh ben! oui, je vas y aller, mais soyez tranquilles, je raconterai à tout le monde ce que vous me faites, à moi, une pauvre vieille qui ne vous ai pas cherchés, pas vrai?... Et si on nous trouve tous morts de faim, on saura qui en est cause...

Les Mailley échangèrent un regard d'angoisse. Mille misères leur apparurent et peut-être de pitoyables drames dont ils seraient respon-

A LA VISITE.

—Monsieur le major, j'ai une hernie.

—Exempt de boyau.

—Monsieur le major, j'ai des coliques.

—Exempt de tranchées.

—Monsieur le major, j'ai des maux de tête.

—Exempt de front.

LA CAUSE ET L'EFFET.

Lacuite rentre chez lui, très éméché, au milieu de la nuit.

Malgré ses précautions, il réveille sa femme, qui lui demande:

—Quelle heure est-il?

—Heu... heu... à peu près une heure.

Au même instant, la pendule sonne trois heures.

—Très curieux! fait posément Mme Lacuite... C'est toi qui as bu et c'est la pendule qui bafoille!

HUMOUR BRITANNIQUE.

Jack. — Mon vieux Patt, je crois que cette guerre durera éternellement.

Patt. — Sur quoi bases-tu cette opinion?

Jack. — C'est bien simple, tous les Anglais finiront par être faits prisonniers en Allemagne, tandis que les Boches seront prisonniers chez nous. Alors on recommencera à se battre pour rentrer chacun dans son pays respectif.

LES NOUVEAUX RICHES.

Une nouvelle riche entre chez un grand marchand de tableaux.

—Je voudrais, lui dit-elle, quatre tableaux de moyenne grandeur.

—Bien, Madame. Anciens ou modernes?

—Anciens. Mon salon est de style Louis XV.

—Avez-vous une préférence pour l'école?

—L'école?

—Flamande? Italienne? Française?

—Française, bien sûr! Nous sommes Français, avant tout, mon mari et moi.

—Êtes-vous à peu près fixée sur les prix que vous ne désirez pas dépasser?

—Ça nous est égal. Tout ce que je vous demande, c'est qu'ils soient d'une nuance pouvant aller avec du "vieux rose". Mes rideaux et mes tentures sont vieux rose...

sables. Et que dirait-on d'eux? Ils eurent peur.

—C'est un malentendu regrettable, dit Mme Mailley avec effort. Mais, pour le moment... restez... Le pavillon est prêt...

La servante, furieuse, y guida les intrus. Entre M. et Mme Mailley, restés seuls, il y eut un silence tragique.

—C'est du joli... C'est du joli... gémit, enfin, M. Mailley, si atterré qu'il ne trouvait plus la force de se fâcher.

Mme Mailley ne répondit rien. Du jardin s'élevait le bruit de petits pieds qui couraient dans les allées, de petites voix qui s'émerveillaient de la terre, de l'herbe, des arbres, des bêtes...

FREDERIC BOUTET.

LES MYSTERES DE MONTREAL

Roman de Mœurs — Par feu Hector Berthelot, fondateur du "Canard"

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en décembre, mil huit cent quatre-vingt dix-huit, par A.-P. Pigeon, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

(Suite)

VI

OU LE PETIT PITE VA CHANGER DE POIL

Le père Sansfaçon, qui commençait à avoir son plumet, gaffa son enfant par le collet et le fit entrer dans le salon privé.

Le gamin résista et dit à l'auteur de ses jours :

—Écoutez-donc, vous, y a des imites pour maganer le monde! Qu'est-ce que vous me voulez?

—Assieds-toi-là, mon fils, dit le père Sansfaçon. Regarde bien monsieur. Il a à te parler.

—S'il veut acheter ma douzaine de *Canard*, qu'il avinde ses coppes.

Le comte, pour s'attirer les bonnes grâces de l'enfant, lui donna une pièce de vingt cents pour sa douzaine de journaux.

—Merci, monsieur, dit le petit Pite. Vous êtes la pratique la plus "game" que j'aie rencontrée aujourd'hui.

Cléophas, qui connaissait toutes les ruses diplomatiques pour obtenir un coup, dit au comte en souriant :

—L'enfant prendra peut-être quelque chose. Veux-tu prendre un verre de ginger ale, P'ti Pite?

—Oui, pour vous saluer, seulement je veux avoir un couteau dedans.

—Bigre! dit le comte, v'là un jeune homme qui est assez avancé pour son âge.

—Je l'ai fait élever pour en faire un "sport", reprit le père Sansfaçon. Tenez, monsieur, si vous le connaissiez comme moi. Cet enfant-là, dans deux ans, a appris à lire dans le "Devoir". Il écrit la grosse et la petite écriture. Il a fait sa première communion l'année dernière. Il dit ses prières tous les soirs et matins. Aujourd'hui il est dans le monde et il travaille à son compte. Ça vous gagne ses trente cents par jour en vendant des "Patrie", des "Nouveau-Monde" et des "Courrier de Montréal". Le samedi la vente du "Canard" lui rapporte au moins quatre chelins. Il a beaucoup de talent pour le commerce. Il spéculé sur les pigeons et les lapins. Il fait de bons profits, mais il dépense une grande partie de son argent sur les chiens. C'est un véritable "sport". Dans quelque temps vous verrez que ce sera un des meilleurs "cocassiers" de Montréal.

—Bien, dit le comte. Votre enfant est justement celui qu'il me faut. Voyons, mon petit, aimerais-tu à venir demeurer avec moi? Je te donnerai de beaux habits, tu t'amuseras quand tu voudras et tu auras toujours de l'argent dans tes poches pour t'acheter des pigeons et des lapins. Il faudra que tu viennes vivre avec moi à la campagne.

Le petit Pite ne prit pas le temps de réfléchir, il consentit immédiatement à suivre le comte.

Celui-ci lui donna une bank-note de \$2. L'enfant était aux oiseaux; il se croyait sous l'empire d'un rêve.

Cléophas grilla de fausser compagnie au riche étranger. Il lui tardait de faire la noce avec l'argent qu'il avait reçu sur le quai.

Le comte se recueillit quelques instants et dit à Cléophas :

—Vous, comment vous appelez-vous?

—Cléophas Plouf, monsieur, pour vous servir.

—Eh bien, Cléophas Plouf, vous savez ce que j'attends de vous. Vous viendrez me rencontrer demain à deux heures de l'après-midi dans cette auberge. Je vous donnerai alors un autre acompte sur l'affaire. Ensuite nous partirons dans le cours de l'après-midi pour le village où vous devez faire ce que je vous dirai.

—C'est bien, monsieur, je suis votre homme. Vous pouvez compter sur moi.

Quant à vous, reprit le comte en se tournant du côté du père Sansfaçon, je vous donne \$5 en acompte de votre marché. Demain trouvez-vous ici à deux heures avec l'enfant, je vous compterai la balance de vos \$100 et tout sera dit.

Le comte appela une dernière consommation, jeta une pièce de vingt cents sur la table et sortit.

VII

L'ENTERREMENT SECRET.

En sortant de l'auberge de la Mère Gigogne, le comte de Bouctouche se dirigea vers le Carré Jacques-Cartier.

Il monta dans une voiture de louage et ordonna au cocher de diriger sa course vers Hochelaga.

Chemin faisant, il fit arrêter la voiture chez un médecin.

Il resta quelques minutes dans le bureau du docteur et sortit tenant à la main une fiole soigneusement enveloppée.

Vers sept heures et demie le comte était rendu chez lui.

La comtesse qui n'avait pu s'expliquer le départ de son mari pour Montréal, pendant que son fils était sur les planches, était en proie à la douleur la plus cuisante. Elle n'avait près d'elle aucune amie qui pût lui prodiguer des consolations.

Ursule, qui avait le coeur tendre, pleurait à chaudes larmes. Ce fut Ursule qui ensevelit le vicomte et l'exposa dans le salon.

Le comte en entrant, s'adressa à sa femme et lui dit :

—Tu as trop pleuré, ma chère. Les larmes t'affaiblissent. Entre dans ta chambre, essaie de prendre un peu de repos. Console-toi, la mort de notre fils ne causera pas la perte de notre fortune.

Je suis revenu de Montréal avec un plan pour réparer le malheur qui nous est arrivé.

La comtesse pleura quelques instants dans le gilet de son mari et alla ensuite se jeter sur son lit en sanglotant.

Le comte entra ensuite dans la chambre mortuaire.

Il alla vers le "beaudet" sur lequel reposaient les restes inanimés de son fils.

Il souleva le linceul et contempla les traits de l'enfant qui avaient gardé leur placidité.

Il remonta dans sa voiture et se rendit à la gare du chemin de fer du Nord.

Il était arrivé juste à temps pour prendre le train de St-Jérôme.

Il baissa ensuite la tête et sembla plongé dans d'amères réflexions.

Tout à coup il se redressa et, se croisant les bras, il commença le monologue suivant :

"Comte de Bouctouche, ce cadavre n'est-il pas le dernier lien qui s'attache aux millions de St-Simon? M'avouerais-je vaincu aujourd'hui? Caraquette, viendras-tu demain m'arracher à mon opulence? Oh! non. Non, jamais! Le comte de Bouctouche est encore vivant. Il vivra pour me donner les moyens d'écraser l'infâme Caraquette. J'irai devant les tribunaux où l'on m'accusera d'avoir substitué un enfant étranger à l'héritier défunt des St-Simon. Caraquette sera confondu, car le nouveau vicomte portera toujours à la même place le signe au moyen duquel on pourra le reconnaître. La comtesse pourrait se réveiller, hâtons-

nous de donner à l'artiste chargé de tatouer mon nouvel enfant le modèle de son travail."

Le comte ferma à double tour la porte du salon et tira les rideaux de manière à se dérober aux regards d'un espion, si par hasard il y en avait eu au dehors.

Il sortit de sa poche un couteau à la lame très aiguisée.

Il s'approcha du lit mortuaire, enleva le linceuil, et retourna le cadavre sur le ventre.

Il enleva délicatement du corps inanimé de son fils, avec l'aide du couteau, un grand lambeau de chair.

Sur ce lambeau était l'empreinte du castor avec les mots : *Travaille et Concorde*.

A minuit, le comte de Bouctouche s'assura que la comtesse et Ursule dormaient profondément; aucun regard ne l'épiait.

Il rentra dans la salle funèbre, enveloppa le cadavre dans une vieille draperie, et, le mettant sous son bras, il sortit de la maison.

La lune dont la lumière était voilée par un nuage, ne paraissait pas.

L'heure était propice pour l'accomplissement du crime.

Le comte remonta à pied la route qui suis la rivière du Nord dans les pittoresques méandres qu'elle décrit au pied des Laurentides.

Il marcha environ deux milles portant toujours dans ses bras son funèbre fardeau.

Tout à coup un murmure lointain sembla rompre le silence de la nuit.

C'était la chute Sanderson qui faisait entendre ses sinistres grondements.

Le comte, en arrivant près des rochers où l'eau bouillonnante tombait en cascades, s'arrêta et sembla réfléchir.

Allait-il confier à l'abîme le cadavre du vicomte de Bouctouche, ou allait-il lui donner une sépulture mystérieuse dans la forêt?

Il avait oublié d'apporter avec lui une bêche ou une pelle pour creuser une fosse.

Il alla dans la cour d'une métairie et y prit une pelle de fer avec laquelle il creusa la terre.

Lorsque la fosse fut assez profonde, il y déposa le cadavre de son enfant.

Après l'avoir comblée il y mit un tapis de mousse.

Pour avoir un point de repère dans le cas où il lui prendrait fantaisie de montrer à la comtesse la tombe du vicomte de Bouctouche, il grava dans l'écorce d'un bouleau, à la tête de la fosse, ses initiales entrelacées.

Après avoir rapporté la pelle à la métairie, le comte reprit le chemin de sa résidence.

Il pouvait être alors quatre heures du matin.

Les coqs de leur voix stridente et glauque déchiraient les brumes précurseurs de l'aurore.

Le comte étant entré chez lui ferma à clé la porte du salon où son fils avait été exposé et eut un entretien secret avec sa femme.

Lorsqu'il sortit de l'appartement sa figure rayonna de satisfaction, il avait évidemment triomphé des scrupules de la comtesse.

Il vit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour rencontrer à Montréal dans l'après-midi Cléophas, le père Sansfaçon et le petit Pite à qui il avait donné rendez-vous chez la mère Gigogne. Le seul train à destination pour Montréal partait à sept heures du matin.

Le comte fit subir à sa toilette une métamorphose complète, car il lui importait de ne pas être reconnu en route par Caraquette.

En arrivant à la gare du chemin de fer, comme il devait attendre une dizaine de minutes, il entra dans l'Hôtel de Beaulieu pour s'accoter l'estomac avec une absinthe. Pendant qu'il s'essuyait la bouche après avoir pris son coup, il pâlit et parut décontenancé.

Dans la chambre voisine un individu à barbe rousse était assis dans une bergère et tirait une touche dans une vieille pipe cernée avec du bon tabac canadien.

Cet individu lançait sur lui sous ses sourcils fauves des regards à percer un madrier de six pouces.

Un seul homme au monde pouvait le fixer avec des regards aussi terribles. L'individu à barbe rousse était Caraquette.

—Oui, c'est moi, dit Caraquette en se levant et lançant sur son ennemi des regards chargés d'éclairs. Je vous suivrai jusqu'en enfer, s'il le faut, pour vous empêcher de voler l'héritage des St-Simon. Prenez garde à vous, comte de Bouctouche, votre mauvais génie est attaché à vos pas.

—C'en est trop, misérable, reprit le comte. Je vais te châtier sur l'heure.

Bouctouche s'élança comme un tigre sur Caraquette. Celui-ci commença à sparrer et essuya l'attaque avec sang-froid.

—Pas de train dans ma maison, dit le propriétaire de l'hôtel en empoignant Bouctouche d'une main solide et en l'envoyant rouler sur le plancher de la barre.



Le propriétaire de l'hôtel.

Au moment où Bouctouche se relevait pour foncer de nouveau sur Caraquette, le conducteur du train entra dans la buvette et cria : *All aboard! All aboard!*

Le comte prit son chapeau, courut de suite à la gare et monta dans le train. Pendant que le sifflet de la locomotive annonçait que le convoi était en mouvement, Caraquette passa sa tête dans une des fenêtres du char et cria : "Je t'attends ici, Bouctouche. Sois sans inquiétude, je saurai bien ce que tu vas faire à Montréal".

(à suivre.)

Maisons à Vendre

Six Etages :

2681 (Nord et Sud), 2681A, 2681B, 2681C et 2681D

Rue Jeanne Mance

4 pièces chacun, fixtures électriques, bouilloire à eau chaude, bain, w. c.

Aucune hypothèque. — Conditions faciles.

Trois Etages :

2819, 2821 et 2823 Avenue des Belges, 4 et 5 pièces, fixtures électriques, bouilloire à eau chaude, bain, w. c.

Aucune hypothèque. — Conditions faciles.

Pour autres détails, s'adresser au propriétaire,

A. P. PIGEON,

Tél., Est 1121.

109 Ontario Est.

INDISCRETIONS ET POTINS

SUGGESTIF.

On a remarqué, au cours des assemblées prohibitionnistes, que l'un des orateurs qui pérorait sur le sujet, croit parler à la Parisienne en prononçant : le "part" de Québec, la "mart" du pêcheur, au lieu de le "port", la "mort"...

Voilà assurément un curieux caprice de prohibitionniste. Cette horreur de l'o est tout à fait suggestive et nous ne serions pas surpris d'apprendre que celui qui la manifeste si ouvertement soit bientôt mis à la raison par ses chefs naturels.

—:o:—
"BRANDY NOSE".

L'autre jour, dans la boutique d'un barbier très populaire de la partie Est.

Un citoyen de cette ville tonne avec virulence et conviction contre la prohibition et surtout contre certains des apôtres actuels de cette doctrine.

La discussion est engagée avec le fils de l'un de ces apôtres prohibitionnistes que le citoyen ne connaît pas.

—Vos apôtres de la prohibition, hurle l'autre, ce sont tous d'anciens ivrognes; ils ne sont plus capables de boire aujourd'hui... des diables devenus vieux et qui se font ermites...

'Ainsi, prenez M. X..., il a encore un "brandy nose"...

L'interlocuteur était le fils de M. X...

Le citoyen le sut un moment après, mais il ne voulut rien rétracter.

—:o:—
LES "MOTS-LIENS".

L'héroïque lieutenant français Péricard est entré dans la gloire avec son mot sublime : "Debout, les morts!" et c'est le cas de se demander avec Shakespeare : "What's in a name?" Mais, au moins, ici, il n'y a pas de doutes; le mot de Péricard contient tout ce qui fait l'âme actuelle de la France héroïque, tout ce qui fait, pour le Poilu français, de la mort "la plus belle aventure de la vie".

Ce mot-là, n'importe, en rappelle bien d'autres si nous compulsions l'histoire anecdotique de la guerre. Mais c'est précisément ce que nous ne voulons pas faire pour le moment.

Soyons moins sérieux.

Ne sortons pas toutefois de l'histoire des "mots" et, si nous nous abstenons de feuilleter la grande histoire, ouvrons quelques pages de la petite histoire de la politique de chez nous.

Nous ne voudrions pas comparer les petites choses aux grandes et, plus particulièrement, établir un parallèle entre les politiciens de chez nous et les beaux héros des tranchées de France.

Nos politiciens provinciaux, eux aussi, ont des mots simples, condition essentielle, paraît-il, pour la consécration du sublime.

On a remarqué que chaque homme qui parle souvent, qui improvise surtout, se sert, dans ses discours, de mots que l'on pourrait appeler des "mots-liens" et qui lui servent, pour ainsi dire, à coudre son discours, ce qui fait, probablement, que l'on entend si souvent, de ces discours cousus de gros fils blancs et d'autres, où il n'y a pas de mots-liens, que l'on appelle des discours décousus.

Ainsi donc, on remarque que dans les discours de nos hommes politiques, les mots-liens sont assez typiques.

LES REQUÊTES.

Lors de la signature des requêtes pour demander le referendum sur la prohibition, en vertu du "Scott Act", un prohibitionniste s'est présenté chez un monsieur pour lui faire signer une requête demandant la prohibition.

Le monsieur étudia, un instant, la requête, puis répondit :

—Je ne veux pas signer cela.

—Ah!... Pourquoi?

—Parce que je ne prends jamais un coup.

—Alors!...

—Alors, je ne veux pas m'habituer à en prendre.

* * *

Dans un théâtre de vues animées, l'autre jour, une odeur forte de "gin" se répandit, soudain, dans un coin de la salle, incommodant beaucoup les spectateurs des alentours.

Sur une banquette, un jeune homme était immobile, les yeux fixés sur l'écran lumineux. On s'aperçut bientôt que c'était de lui que venait l'odeur...

Mais piquons au plus court :

Le jeune homme en question avait caché sous sa blouse un flacon de gin; il y avait plongé un tube en caoutchouc, une "suce", et tout en suivant sur la toile les péripéties d'un drame de "cow-boys", il vidait son flacon au moyen de la suce et sans que cela paraisse trop. A la fin du drame, il était saoul. Ce soir-là, les buvettes étaient fermées.

Tout le régime de la prohibition est là.

* * *

X... est une des premières petites villes du district de Québec où l'on a établi le régime de... l'eau. Les trois hôteliers que X... comptait sont partis pour d'autres cieus. L'un d'eux a acheté une petite épicerie à Saint-Malo où il est venu se fixer.

Un ami l'a rencontré dernièrement, et lui a demandé comment ça allait.

—Comme ça...

—Fais-tu des affaires?

—Un peu, dans le gros... Heureusement que j'ai X... J'ai "shippé" encore hier, à X..., trois quarts de whisky.

Et le régime de la prohibition est là.

* * *

Dans une autre petite ville sèche. Deux amis, étrangers à la ville, s'embêtent et ne savent où aller. Pour la minute, ils se tiennent au coin de deux rues et regardent passer les "pétards". Tout à coup, ils voient venir un ancien camarade, établi dans la ville.

—Peux-tu nous dire où l'on pourrait avoir un coup? demandent les deux amis au nouveau venu.

—Venez avec moi.

On longe une grande rue, on traverse plusieurs ruelles, on traverse une place publique, on fait encore une grande rue et l'on arrive à un "square" au fond duquel on voit une église.

—Voyez-vous cette église? demande aux deux amis l'ancien camarade.

—Oui.

—Eh! bien, il n'y a que là qu'on n'en vend pas!...



MOTS D'ESPRIT ILLUSTRÉS



AU SALON DE L'AUTO.



—Gentil avec votre gendre?
—Adorable à tel point que lorsque je pars en voyage, il m'engage à rester quelques jours de plus chez nos amis.



—Avec mon système, pas le moindre accident à redouter par la simple raison que l'on ne peut faire que 3 milles à l'heure!...



—Mon Dieu, monsieur Léon, ma fille n'a pas de dot, c'est vrai... mais, au moins, quand elle se mariera, elle sera sûre d'être aimée pour elle-même!

CONFLECTIONS



—Le costume que vous m'avez vendu il y a trois semaines tombe en loques!
—Alors, je ne vous ai pas trompé en vous le vendant, je vous ai dit que vous reviendriez chez moi.



—Je vous apporte, mon cher gendre, ma photographie que vous m'avez tant demandée.
—Voyez, elle a déjà sa place, voici un clou et une ficelle pour la pendre.



—Qu'est-ce que c'est encore?
—Papa, c'est grand'mère qui a oublié ses dents dans un verre d'eau...



—1er Bohème. — La vie, quelle affreuse blague!
—2ème Bohème (fumeur enragé). — Surtout quand il n'y a pas de tabac dedans!...



—Mais tu es folle, vouloir épouser un homme qui a vingt-cinq ans de plus que toi?
—Maman, c'est pour lui paraître toujours jeune.



—Elle sourit sur sa photo...
—Elle sourit?... alors, elle ne doit pas être ressemblante.

Le Canard

EN C'TEMPS-LA

—Eh bien, père Jérôme, pourriez-vous m'dire ce que votre longue expérience vous a appris de la vie? Qu'y a-t-il pour vous de plus précieux dans la vie?

—A mon avis, la chose la plus précieuse est ce que l'on gaspille le plus: c'est le temps, le temps limité de notre vie.

—C'est vrai, père Jérôme, la vie n'est rien en elle-même, et cependant c'est tout. La vie n'est rien puisqu'elle tient à si peu de chose, un simple fil qu'un rien peut briser et qu'on ne peut renouer. Et cependant c'est tout. Il passe ce temps, il vole, emportant tout; il engloutit tout: richesses, plaisirs, honneurs, ne laissant que le bien ou le mal qu'on a fait; avec la joie d'avoir cédé au mal, avec les craintes et la certitude du châtement qu'on peut éviter. Ah! ne m'en parlez pas, si j'en ai gaspillé du temps dans ma pauvre vie! Et encore si je n'avais fait que des folies, comme notre jeunesse d'aujourd'hui qui est si gâtée: la boisson et les plaisirs, voilà notre jeunesse! Plus moyen d'élever convenablement une famille: à 14 ou 15 ans les filles et garçons ne veulent plus obéir; chacun veut être son boss; plus moyen de les garder à la maison; le soir après le travail ils prennent le trottoir, courent les théâtres et les saloons, sans vergogne. Ce n'est pas étonnant s'il y en a autant de mariages démanchés! On veut faire Pâques avant les Rameaux, même avant le carême, et ça ne peut durer, ça ne peut pas tenir! Quand je vois même des jeunes filles courir les rues, le soir, après 10 heures, je me demande si elles ont une mère ou si leur mère veut les abandonner à tous les jolis vilains rôdeurs de nuit.

Et puis, ces cavaliers de nuit! J'en ai confiance pour y fier la vertu d'une jeune fille comme au premier candidat unioniste venu pour voter pour le gouvernement Borden!

On frémit rien que d'y penser. Que de temps perdu...

Temps perdu
Ne revient plus.

: o :

PREDICTIONS

Continuons nos prédictions pour 1918:

Au mois d'avril, une comète visitera la terre et jettera de nouveau la terreur dans les esprits. Quelques savants croiront que c'est la comète de Halley qui ne serait pas venue, en 1910 telle qu'annoncée ou qui, si elle est réellement venue, aurait oublié son mouchoir ou son parapluie. La terreur redeviendra générale et l'on croira franchement à la fin du monde. Afin de ne rien laisser, les femmes encombreront les magasins de modes, les hommes videront ce qui restera de buvettes.

Du 25 au 30 mai il pleut continuellement et tout le monde "rigole".

Le 14 juillet la très sensationnelle prouesse d'un aviateur américain qui survole Mars, emballe l'univers entier. Tout le monde se met à voler; on vole partout, surtout dans les caisses municipales et dans les budgets des différents ministères du monde. Des cambrioleurs font sauter toutes les banques, des trains entiers transportent de l'autre côté des frontières de leur pays respectif, des caissiers et des comptables.

Le 23 août, commencement d'une sécheresse épouvantable qui assoiffe le Canada tout entier. Le fleuve St-Laurent est à sec. Il n'y a plus d'eau et des milliers de laitiers se suicident.

Le 10 novembre, il fera un temps excessivement doux et

ce sera une journée de grande tranquillité pour les maris qui ont des femmes acariâtres, la température ayant, comme chacun sait, une répercussion notable sur le caractère.

Le 25 novembre, première chute de neige qui fondra immédiatement, ne laissant de traces que dans la chevelure de quelques personnes ayant dépassé la quarantaine.

Le 20 décembre, grande révolution en... astronomie: un savant annoncera qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Après cela, un expert militaire prédira une grande offensive des Alliés.

Le 25 décembre amènera encore très probablement la fête de Noël et le 31 sera, comme de coutume, le dernier jour de l'année 1918. On prévoit en outre que l'année suivante sera 1919 et qu'elle commencera le 1er janvier à minuit...

Et la paix?... C'est un sujet sans importance.

GRAIN DE SEL.

: o :

NOS JOURNAUX

Du "Canada":

"...Les familles en deuil sont rangées dans la salle de la maison commune comme une commune famille..."

Le stylo qui bégaye.

* * *

Du "Devoir":

"...Cette femme, qui n'avait pas de domicile, se trouvait sur le point d'être mère, sans profession, 78 ans..."

La Nature a de ces distractions!

* * *

Du "Pays":

"...Si j'allume une lanterne sourde, la plus sourde qui soit, l'ennemi l'entend..."

La lanterne sourde-muette s'impose.

* * *

Du "Nationaliste":

"... Aussitôt entrés à Bucarest les Allemands ont prescrit l'emploi de la langue allemande pour correspondre avec l'administration d'occupation. Les Allemands ont en outre ordonné l'emploi de cette langue dans les télégrammes rédigés en roumain..."

* * *

De la "Patrie":

"...Ils se voyaient: cela suffisait. Ils comprenaient qu'ils étaient l'un près de l'autre, que rien ne pouvait empêcher leurs mains de s'unir, leur voix d'entendre leur voix..."

Faculté inappréciable pour les gens atteints de surdité.

: o :

LADEBAUCHE

Nous affirmons que le "Canard" est drôle "pas pour rire". Il faut croire le père Ladébauche qui n'a jamais menti.

* * *

Semaine prochaine, article à... sang... sation dans le "Canard".

* * *

Prochainement, grand concours du "Canard".

* * *

Au public de Montréal, au public-artiste, à Edgar Beckmann:

Collaborez au "Canard". Envoyez-nous des articles, des dessins, des bons mots. Posez-nous des questions! Faites-nous des suggestions! Le "Canard" est votre journal favori, aidez-nous à le rendre plus intéressant.

Tous les articles, dessins, etc., doivent porter les noms et adresse de l'expéditeur. Une enveloppe affranchie et adressée doit accompagner chaque envol.

Nous acceptons la collaboration gratuitement.



TURLUPINADES



Borden s'est mis hors la loi!

La Paix s'en vient en écrevisse.

Dans deux mois, la Classe "B"?

Tapez fort sur le pain de guerre.

En avant les noces d'argent de Médéric.

La ligne allemande n'est pas aux aménages.

Pourquoi mettre les femmes... au Barreau?

Il faut à tout prix des revenus pour Concordia.

Rire, c'est la santé! Morale: Lisez "Le Canard".

Le gouvernement Borden ne recule devant rien.

M. Hanna a-t-il toujours les mains dans les poches?

Nos compliments à "L'Avenir du Nord", qui vient d'entrer dans sa vingt-deuxième année.

"Le Canard" demande un correspondant à Sainte-Rose-du-Déglé.

Phrases célèbres: La guerre est en train de régénérer le monde. — "La Presse".

Jusqu'à la "Patrie" qu'on dit que la politique de voirie de Sir Lomer Gouin est très libérale.

Il pleut des décorations de ce temps-ci. Ca fait bien dans un pays démocratique comme le Canada.

Nos compliments aux Anglais; ils ont pris la ville de Gaza. Samson, lui, n'avait enlevé que les portes.

La Casquette ne veut pas coiffer le National... Comme si le National ne pouvait pas... sortir... nu-tête.

Il paraît que M. Sauvé, le chef de l'armée fantôme du parti conservateur dans la province de Québec, aimerait que sa paye soit augmentée.

La paix et la démocratie sont en route, mais la perturbation de l'horaire et la disette de charbon ne permettent pas de savoir quand elles arriveront.

Le docteur A. Brisset des Nos vient d'être réélu président du conseil d'administration de l'Union Nationale Française. C'est tout simplement "the right man in the right place".

La guerre a pu avoir raison des tempéraments les moins impressionnables et il a été rarement plus difficile de "raisonner".

Les célibataires et veufs au-dessus de 21 ans, ayant feu et lieu et travaillant à Montréal, devront, dit un futur règlement, subir un impôt de \$3.00 par tête. Et les divorcés et les "séparés"?...

On a décidé aux Etats-Unis, mesure de rationnement, de prohiber le riz aux mariages, le fameux riz dont on assaille les nouveaux époux au moment du départ.

La mesure fait sourire: combien de soupes fera-t-on avec le riz ainsi économisé?

Nous ne savons plus où nous allons. Comme il arrive souvent aux faibles et aux impuissants qui veulent donner l'illusion de la force, le gouvernement Borden semble prêt aux mesures les plus radicales. Il impose la conscription, il donne le droit de vote à... certaines femmes, il achète des chemins de fer qui lui appartiennent de fait et de droit. Il vole les élections. Il veut établir la prohibition totale dans tout le Canada.

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir?
Cette mer profonde,
En débris féconde,
Fait voir
Calme au matin l'onde...
Et l'orage y gronde
Le soir.

ON SUPPOSE

Que la prohibition totale va être la cause que M. le juge perdra sa "job" avant longtemps.

Qu'un homme à double fonds ne se voit qu'en temps d'élection, et que c'est le patriotique qui l'emporte sur celui de la... culotte.

Qui aurait cru qu'un jour viendrait où des gens, de troisième grandeur, se feraient prier pour être ministre! La guerre est une grande bouleverseuse de goûts et d'habitudes.

Que Borden n'espère plus faire élire Blondin et Sévigny avec le vote des soldats.

Que les "On dit" font le désespoir de bien du monde, ce en quoi ils ont tort puisque le rire est hygiénique en dilatant la rate.

Que les roquets affamés qui cherchent à mordre aux coins des rues, pourraient bien finir par aller dans le Black-Hole!

Derniers Potins du Broadway

(Du correspondant new-yorkais du "Canard".)

Les Canayens du Broadway, comme ceux du Faubourg Québec, ne perdent rien de leur bonne gaieté canadienne et ont un faible pour les chansons françaises.

L'autre soir, dans un de ces nombreux cafés qui n'ont de français que le nom; et qui sont tenus par des Italiens, un brave Canayen, nouveau Caruso en herbe, chantait à plein gosier:

"Célestin y était plein su' l'Boul'vard de la "Vignette",

Célestin, y était plein, su' l'Boul'vard des "Itayens".

C'était sans doute pour faire plaisir au patron de l'établissement.

L'autre soir, au Grand Central, j'intervievais le capitaine Pelletier, de Québec, qui venait d'accompagner le lieutenant-gouverneur Leblanc à Philadelphie. Le capitaine paraissait surpris de voir que je le connaissais de nom et que je savais qu'il était de Québec, quoique je ne l'avais jamais vu avant lundi dernier. Je venais simplement de lire son nom et son adresse qui étaient écrits en toutes lettres sur son satchel... Marvellous!... From the Old World!...

Les montréalais qui sont venus ici dernièrement, ont dû remarquer la grande enseigne qui orne la façade de l'hôtel Biltmore, au coin de la 44ème rue et de Madison Avenue. On y lit, en grosses lettres: "Food will win the war. We observe meatless Tuesdays, weatless Wednesdays, porkless Saturdays, and observe all conservation rules prescribed by the Food Administrator." Je crois qu'après l'édit que vient de publier le dictateur du charbon Garfield, cet hôtel ajoutera une autre ligne à son enseigne et qu'on y lira bientôt: "We have to observe coal-less Mondays"...

Depuis que nous n'avons plus de lumières sur les théâtres, Ernest Ouimet, des Pathé de Montréal, prétend que le Broadway a l'air de Saint-Jérôme, un jour de marché. Ernest était à l'Hippodrome, l'autre soir. Pendant qu'Houdin faisait disparaître Jenny, en pleine lumière, devant l'assistance émerveillée, Ouimet m'a appris que Gaspard Petit avait été exempté... J'oubliais de vous dire que Jenny est un éléphant pesant cinq tonnes.

Il n'y a que huit mois depuis que les Américains sont en guerre et déjà il leur manque les choses de la plus grande nécessité. Les Yankees semblent prendre les choses du bon côté, même les poètes ont passé leur luth au sapollo et ont chanté les bienfaits de l'administration. Voici ce que l'un d'eux a pondu dans "Broadway Brevities", une revue qui tâche d'être gaie et qui y réussit:

My Tuesdays are meatless,
My Wednesdays are wheatless.
I am getting more eatless each day
My home it is eatless,
My bed it is sheetless,
They are sent to the Y. M. C. A.,
The bar rooms are treatless,
My coffee is sweetless,
Each day I get poorer and wiser,
My trousers are seatless,
My business is shipless,
My God, how I hate the Kaiser...

La première chose que nous demande Raoul Barré, quand on va visiter son studio: "Avez-vous du tabac canadien?"

Une revue théâtrale new-yorkaise, qui d'habitude est assez sérieuse, publie ce qui suit, dans son édition de la semaine dernière: "A la mémoire de TI-TU. Il n'était qu'un petit chien, mais jamais n'a vécu ami aussi sincère. Il laisse des milliers d'amis parmi les acteurs. Il est décédé, nous laissant pour le pleurer, le 9 janvier 1918, à l'âge de 15 ans. Regretté par M. et Mme Théo."

Si de Musset avait été de notre temps, il aurait peut-être écrit: "Ami, quand je mourrai, ne mettez pas de saule sur ma tombe, mais faites publier ma biographie dans le "New York Variety", c'est plus rigolo."

Un correspondant m'écrit: "Puisque tu es devenu un "grand" critique théâtral, espèce de bouffon, tu devrais soigner ton style. Ce n'est pas parce

que le Semi-Ready dit que le style fait l'homme que tu devrais ignorer ce que dit un nommé Bolleau à propos de style."

Merci pour le conseil que je tâcherai de mettre en pratique. Pour mes lecteurs qui ne me connaissent pas au physique, je dirai qu'en soulignant le mot "grand", mon correspondant, dont j'admire le sarcasme, veut lui donner la signification de "gros". Alors, de quoi se plaint-il, puisque le style c'est l'homme?

Un artiste français de Montréal m'a demandé si je pouvais m'intéresser à lui et lui trouver quelque chose ici, où il pourrait mettre à profit sa connaissance des deux langues.

Voici quelques noms d'artistes français, que je connais, et qui jouent en anglais, soit à New-York, où en tournée à travers les Etats-Unis. Il y a Georges Renavant, dont j'ai parlé la semaine dernière, qui joue dans "Flo-Flo", une comédie musicale dont le succès semble être bien établi au Cort Theatre. Au Maxine Elliott Theatre, il y a Georges Romain, qui est un Canadien-français, dont le nom véritable est Bégin. L'an passé, Romain a obtenu un grand succès dans "The Great Lover", au Longacre Theatre, je crois. Cette année, il tient un rôle important dans "Eyes of Youth" à côté de Marjorie Rambaue. On joue cette pièce, ici, depuis l'été dernier. Guy Favières, autrefois de la troupe Sarah Bernhardt, est avec George Arliss, dans "Hamilton". Il jouait à Philadelphie, la semaine dernière, au Forrest Theatre. Irène Bordoni est l'étoile de la troupe de Raymond Hitchcock, actuellement à l'Académie de Musique, à Baltimore. Auguste Aramini, est avec David Warfield, dans "Music Master". Je ne me rappelle plus où cette troupe joue en ce moment. La dernière fois que j'ai reçu des nouvelles d'Aramini, il était à Philadelphie. M. José Reuben joue dans "Madame Sans" et Lou Tellegan, le mari de Géraldine Farrar, ancien premier rôle de la troupe Bernhardt, joue dans "Blind Youth" au 38th Street Theatre.

A part des deux derniers, je connais tous ces acteurs et je me ferais un plaisir de donner un coup de main à un ami, mais pour le présent, je crois que ce serait inutile de faire des démarches en ce sens-là. Le meilleur temps pour les engagements, c'est au commencement de la saison, et il faut être sur les lieux. Il n'y a que Renavant et M. Tellegan, à New-York, en ce moment; tous les autres sont sur la route. Si j'entendais parler de quelque chose qui pourrait intéresser mon correspondant, je me ferai un plaisir de le prévenir.

Il y a un grand carnaval de danse au Grand Central Palace, un endroit bien connu des amateurs de danse de Montréal, en promenade ici. L'autre soir, j'y suis allé avec Mlle Eva Thibodeau, une Canadienne-française de Montréal, qui a une belle façon et surtout qui danse bien. Mlle Thibodeau est la belle-soeur d'Ernest Ouimet, qui a passé une partie de la semaine ici, en compagnie de Mme Ouimet et de Mlle Thibodeau.

M. Charles W. Bennett, qui vient de mourir dans un hôpital de Jersey-City, était une figure bien connue dans le monde des théâtres au Canada. A Winnipeg, en 1906, M. Bennett forma un syndicat théâtral sous le nom de "Bennett Circuit", maintenant connu sous le nom de "Canadian Circuit", et dont le Dr Clark Brown est le directeur.

Le syndicat, dont M. Bennett était le directeur, bâtit des théâtres au Canada dans différentes villes: Winnipeg, London, Hamilton, Ottawa et Montréal. Il était bien connu à Montréal, où, il y a quelques années son nouveau théâtre Bennett, aujourd'hui l'Orpheum, fut très populaire. En 1910, M. Bennett vendit ses théâtres au "Canadian Circuit" et alla à La Havane, où il tenta de donner des représentations de vaudeville au Théâtre Peret, mais ses efforts n'ayant pas été couronnés de succès, il revint aux Etats-Unis, où il s'occupe d'assurances pour le compte de l'Equitable Life. Il est mort à la suite d'une opération de l'appendicite. Il était âgé de 48 ans.

M. Morris Gest, un des nouveaux directeurs du Century Theatre, qui vient d'être victime d'un accident d'automobile, au cours duquel il a été sérieusement blessé, est un des directeurs de théâtre de New-York dont la carrière a été aussi rapide que remarquable. Il y a quelques années, lorsque M. Oscar Hammerstein était directeur du Victoria Music Hall, M. Gest fut envoyé en Europe à la recherche de numéros de vaudeville sensationnels. Un jour, il câbla de Madrid, la phrase suivante à M. Hammerstein: "Ai engagé fameuse danseuse espagnole, Caremba!" Lorsque le paquebot, sur lequel voyageait l'entrepreneur publiciste américain arriva dans le port, une nuée de reporters voulurent l'interviewer. M. Gest leur présenta alors la célèbre danseuse Carmencita, au grand étonnement des personnes présentes, dont la plupart semblaient ignorer la signification de l'expression espagnole "caremba". M. Gest est le gendre de M. David Belasco.

Harmant est en ville depuis quelques jours.



Au Firmament Artistique — ET — Chez les Amateurs

Potins, On-dits, Notes, Nouvelles et... Canards.

Montréal, 22 janvier 1918.

Mon cher "Canard",

Il existe quelque part dans St-Henri une association dramatique qui, je crois, intéressera peut être vos lecteurs. Je veux parler du Cercle Littéraire St-Henri. Cette association qui vit le jour en 1878 n'a pas cessé depuis sa fondation de faire connaître à ses membres et à son charmant public la beauté de la langue française.

Depuis 3 ans, le Cercle Littéraire St-Henri a abordé tour à tour des oeuvres d'auteurs bien connus, tels que: "Papa", de Flers et Caillavet; "Repentir", "Les vieux Garçons", "La loi du pardon" "L'outrage", "Les affaires sont les affaires", et toute une série de drames et comédies des plus populaires. Toutes ces pièces furent très bien rendues et quelques-unes d'entre elles mieux encore que dans certains théâtres de Montréal.

J'ai eu le plaisir d'entendre applaudir très souvent ces artistes, et d'entre-eux, je dois citer MM. L. R. Lacènes (le populaire régisseur), T. Brunet, V. Grenier, J. A. Hurteau, M. Boivin, J. R. Lanthier et autres qui pourraient figurer avec avantage sur toutes les troupes professionnelles de Montréal.

J'espère que le Cercle Littéraire St-Henri continuera son oeuvre déjà si bien commencée, et je lui souhaite beaucoup de succès pour l'avenir.

J. SUIS.

* * *
C. P. ST-HENRI.

Alex. Barbeau, réélu président du Cercle Paroissial St-Henri. Mais tous les membres n'ont pas votés.

* * *

Pauvre Lucien, battu par 9 voix de majorité.

* * *

Tit-Louis R., ôtes donc tes doigts dans ton nez!

* * *

Armand, le beau blond, Lucien les barniques, Jos. la danse du ventre et Eugène, l'apôtre à la troupe Lefebvre.

* * *

Bientôt "La Femme X", par la troupe Lefebvre, à Ahuntsic.

* * *

René a été vue avec une jolie demoiselle, la semaine dernière, à une heure très avancée chez... Pas vrai, J. R.?

J. SUIS.

: o :
L'ECHO DE ST-HENRI.

Enfin, ça y est., St-Henri reprend sa place... "Unn Bombe".

* * *

Nom d'une pipe! Fallait qu'ça vienne. Pas vrai, "Alphance"!!!

* * *

Coudons, Chose... T'as pas eu connaissance des élections, chez nous, au Paroissial. Tu l'as manqué belle, cette fois.

* * *

Acré tac! On en a un "Fameux Conseil", Charlot. Pas vrai! Conte-moi donc ça, Marsouin.

* * *

D'abord "Lucien" n'a pas été heureux comme candidat à la présidence. Hein!... Qu'est-ce que tu dis? Eh bien oui, Alex. (Le Canayen), lui a donné ça... sa tête... V'lan!!!

* * *

Alex. quoique très confiant, ça va te surprendre. Eh ben! y'a voté pour lui... C'est sa majorité. "Success"!!!

* * *

Georges "Des Rochers" est le vainqueur de la "Vice"... Bravo!

* * *

Comme secrétaire, Roméo "Jean Or", ça mordru. Un aut' Fish!

L'trésar a été laissé au talentueux homme de bévues, Candide. Il n'est plus patriote, dit-on.

* * *

Tit-Louis la Réalité a pu montrer, lors de cette lutte; dans combien de costumes on pouvait le voir s'étaler. C'est une merveille, ma foi! Comme il change facilement de "capot"! Inoubliable, Louls.

* * *

A quoi bon. Laissons-les faire. C'est leur affaire.—"Taupes".

* * *

Le "Set" ou plutôt la vieille "Clique" des "Inséparables" n'avait pas droit de vote. Pourquoi? Une voix—La Frousse... Frousse... Fr...

* * *

Anthony De Sève s'est montré "Orateur" du Parlé Français. Une brosse, Alex... pardon... une brique!

* * *

Une leçon de français a été servie à Messieurs les dignitaires Alex. et Candide par le candidat défait Lucien. Etes-vous assis? Dites!

* * *

Dans le "stand", on remarquait La Réalité (il était muet comme une carpe). Pauv' p'tit!...

* * *

T'as bien fait, Tit Louis. Parce qu'on t'aurait mis l'bâillon. En référence aux "Capots" que tu vends. Plarine toujours, va!

* * *

Avais-tu oublié ton dictionnaire français, ce soir-là, Candide?

* * *

S... de S. de Chantage, comment vont tes oreilles? A propos, c'est pas de ta faute. On t'a acheté.

* * *

J'la connais celle-là... est décédé—Tit Paul (La terrasse).

* * *

Avilla, as-tu peur d'Anthon... Chez l'aut... chose, à la Côte St-Paul. Tu sais c'que j'veux dire, Jeannet coetera?

* * *

On a fait une tournée, l'aut' soir, et puis on s'est fait posé sur la rue Saint-Laurent. On était cinq. J'te prends, tu m'prend—O. K.

* * *

"La Prière des Naufragés" a sombrée avec La Fortune, dans de Las-cours. Louls dans Ogarito; Anthony, dans Carlos et Lucien, dans "Babilas". "X" Strike! Strike!... Strike!... Pouf!...

* * *

"La Femme X", bientôt Armand, dans Laroque, Jos. dans Noël, Ugène dans Victor et Lucien dans Mérieval (Dir. Art. Delcourt-Lefebvre).

* * *

Frédéric Bouchon... net, dis donc, aimes-tu l'"Canard"?... Hou! Hou!

* * *

Les Bluteau sont "frettes". R. Lanth...ier n'y est plus. Bluts!... Blus!...

* * *

Sur ce, je me retire tout doucement, et à la revoyure, "Canard".

A. DEMAÏN.



Chronique Trifluvienne

(Coin Flambant!)

AVIS A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS.

A toutes personnes désirant écrire dans le courrier des Trois-Rivières, dont vous êtes toutes les bienvenues, vous voudrez bien adresser vos correspondances comme ceci:

"LE CANARD", Casier postal 163, Trois-Rivières."

Toute correspondance qui sera envoyée à Montréal me sera retournée ici à Trois-Rivières, afin qu'elle soit censurée, et ce qui causera que ces articles ne paraîtront que la semaine suivante.

Donc, afin d'éviter ces retards, vous voudrez bien accéder à ma demande et, ce faisant, vous m'obligerez beaucoup.

Bien à vous,

J. REVIENDRAI,
Correspondant.

A QUI DE DROIT

Avez-vous remarqué l'article d'un journal de la ville?

Quoique l'article ne mérite pas de commentaires, je ne veux pas passer inaperçu cet article hors sens. Nous aimons, nous aussi, la jeunesse active même imprudente, à celle qui est aveuglé par la clique des journaux qui porte la responsabilité de la dernière chute du parti auquel ce petit directeur tient "mordicus".

Le voir prendre un journal indépendant serait un délit à la cause pour laquelle il travaille, c'est-à-dire de tenir la basse classe, cette classe des honnêtes gens, cette classe dont l'âme n'a rien à craindre pour paraître devant le tribunal éternel; oui, de tenir cette catégorie de gens dans l'obscurité et le mensonge, c'est cela qu'il appelle les véritables patriotes, désireux de voir la patrie grandir dans la voie de l'honneur et de la prospérité, qui veut stériliser les efforts de nos braves Canadiens-français?

Cette clique de journaux à mensonges n'en porte-t-elle les graves responsabilités au lieu d'induire les peuples dans l'erreur, pourquoi n'employez-vous les trésors de votre activité et toute l'énergie dont vous pouvez disposer à conduire cette classe électorale dans la vraie voie de l'honneur et de l'indépendance politique.

Pourquoi nous traiter de baveux? Certes le triste spectacle de vous voir, l'avocat sans cause, offrir le parallèle entre le criminel et le brave conscrit.

Les autorités ne pouvant faire autrement que de semoncer ces gens qui, après certaines études, arrive à des titres plutôt par protection politique que par leur mérite réel, viennent aujourd'hui se porter à cent coudées plus haut en honneur (est-ce l'honneur du soir de l'élection générale à une certaine société?) et en réputation d'homme intègre dont l'unique souci est de défendre la race (est-ce votre vote et votre campagne anti-prohibitionniste?) et la religion (est-ce votre politique à double sens?).

Les mensonges que vous répandez parmi le peuple a pour effet d'activer la révolution dont vous appréhendez les néfastes résultats, pour ensuite vous porter les défenseurs de la race et de la religion. Nos paroles et nos écrits sont humoristiques et ils sont très bien pris sauf quelques écervelés qui ne pouvant rire vont crier à des personnes dont l'importance sociale n'est que médiocre.

Oui, à cette phase de notre vie nationale où l'heure est grave, où nous devrions, la main dans la main, sceller toutes nos antipathies de race, que-elles politiques, etc., par un lien dont personne ne devrait être capable de désunir. Que voyons-nous? Nous allons à la Cour, et là, on voit sous leurs voltes-faces les acteurs de la comédie au rire diabolique, les yeux portant plus à la mélancolie qu'à la fermeté. Ont-ils peur de se faire dévoiler les secrets de leur vie privée? où...???

On clame... on crie: Vive l'autonomie! Vive..., mais que fait-on pour faire vivre notre honneur et immortaliser nos braves qui combattent côte à côte, pour notre honneur et notre liberté? On les conduits en illotes, on les aveuglent, pour les conduire vers le déshonneur et l'obscurité.

On se dit défenseur de la religion et de la race pour se faire les régé-

nerateurs de notre nationalité; quant au vrai but, on travaille pour démolir et exterminer notre religion et notre race.

On bave l'injure à la religion parce que notre clergé mieux éclairé nous conduit, comme en '74 où nous trouvions un semblant de liberté. Qu'avons-nous fait? Nous sommes restés fidèles à nos possesseurs. Pourquoi aujourd'hui essayer de ravir la race à l'honneur qu'elle doit posséder dans le monde entier?

Que le directeur du fameux journal se rappelle les paroles de son chef et celles de M. Lansing dans son discours à l'American Club, où il faisait notre louange et souhaitait que nous fussions des frères et non des traîtres.

Le chemin où vous essayez de nous conduire, conduira irrévocablement à la trahison et à la révolution. Les maux de l'humanité sont assez grands sans que vos supposés talents essaient de nous faire passer pour des traîtres à la face de l'univers.

Un article tel que vous publié nous attaque, nous les jeunes. Sachez que nous ne bavons ni l'injustice ni le déshonneur sur notre race; nous comprenons que la guerre est un grand mal; nous sommes attaqués, nous voulons nous défendre et sauver la situation en même temps que votre peau. Nous serons les Dollard de '60.

Comme je ne puis défaire ce qui a été fait par la grande campagne des journaux de la clique, il faut laisser à Dieu et à notre clergé de nous conduire comme par le passé, et non à vos mensonges et injures faits à l'honneur et à l'autonomie du Canada.

Comme régulièrement nous lisons les journaux, nous n'avons pas besoin qu'un téléphone parte d'un bar pour nous dire que nous sommes attaqués. Quand nous sommes attaqués et piqué, nous sentons l'attaque et la piqûre, et avant que la cicatrice se ferme nous aimons bien à le faire sentir "A qui de droit".

Des Judas ne se prennent pas dans la jeunesse mais bien dans cette clique qui nous conduit à l'anarchie. Sommes-nous des Vandales, des bêtes de sommes? pour nous laisser bâcler par vos vilipendes; d'autre part, nous savons que tout ce qui n'est pas de la clique n'est que vauriens et lâches!

Sommes-nous rendu au temps où nous ne pouvions pas dire ce que nous pensions? Il ne faut pas être avocat pour savoir que lorsque l'on signe un contrat on est obligé de remplir ses obligations. En est-il ainsi de vous?

Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu et à la Nation ce qui appartient à la Nation, et ainsi vous vous rendrez digne de la confiance du peuple. Fût-on cent millions d'esclaves, je suis libre et je resterai libre, non sous l'influence et la crainte d'une clique qui veut asservir le peuple par l'esprit de parti.

Où en êtes-vous rendu? A la ridicularisation générale. J'espère que vos articles sur les jeunes n'auront d'autres effets que de vous faire cheminer vers la bouffonnerie.

ATTAQUES.

* * *

Hors Propos

Votre journal rapporte un article qui blesse directement notre jeunesse en leur bavant vos dernières bavures. Si notre journal tir à plus de 200 copies de plus que votre feuille circulaire, à quoi en attribuez-vous les causes?

Est-ce à vos bavures ou à vos articles d'insignifiance? Lequel des deux journaux mérite l'encouragement? Est-ce vos articles bavant le venin ou le nôtre, répandant la joie au sein de notre jeunesse? A quoi attribuez-vous le tirage de plus de 200 copies de notre 5 sous à votre feuille mensongère? Est-ce des bavures?

C'est en bavant que l'on bave!

* * *

Qui bavait, samedi soir?

Quelle est celle qui demande du Sarah Bernhardt?

Quelle est celle qui fait "slyer"?

Qui assiste au "four o'clock tea"?

Quelle dame qui dit que Joe est cochon?

Quelles sont celles qui sont "up to date"?

Quelle est celle qui veut se corriger?

Quelle est celle qui a visiter le patinoir St-Pierre?

Quelle est celle qui a perdu son amant sur les ailes de l'hymen?

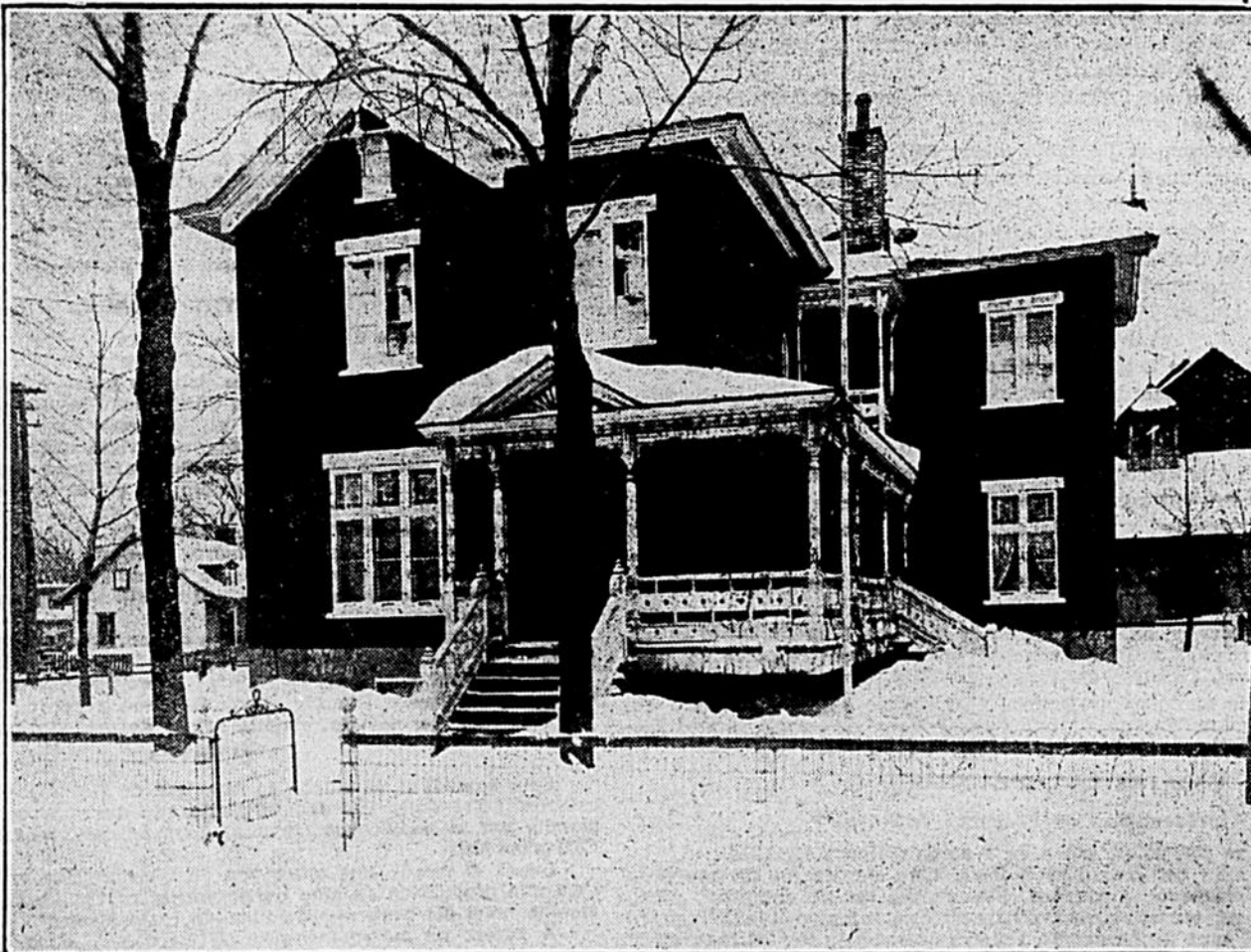
* * *

Adressez toute correspondance destinée au Courrier des Trois-Rivières comme suit: "LE CANARD", Casier postal 163, Trois-Rivières.

Beau et Grand Cottage à Vendre ou à Echanger pour une Propriété de Ville

Situé à l'Angle des Rues St-
Laurent et St-Thomas à

LONGUEUIL



(Cette photographie a été prise en hiver.)

**Tout près de la ligne des Tramways, et 10 minutes de marche
du service des Vapeurs.**

Ce cottage contient 11 grandes pièces, fixtures électriques, appareil de chauffage, bain et w. c., cave cimentée.

La propriété mesure 21,243 pieds de terrain avec plusieurs dépendances ci-dessus construites, y compris kiosques, garage, écurie, etc.

L'acheteur pourra construire deux cottages séparés sur la rue St-Thomas, sans briser l'apparence du cottage principal.

Vendra à des Conditions très Faciles.

Pour autres détails, s'adresser au propriétaire,

A. P. PIGEON, 109 rue Ontario Est, Montréal.

Tél., Est 1121

Ou à M. VICTOR PIGEON, Tél., Bell 53, Longueuil.

DANS NOS THEATRES

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS.

(Troupe Edgar Becman)

Les représentations de la troupe Edgar Becman se continuent de la façon la plus heureuse et chaque semaine, le succès de cette sympathique compagnie va en s'augmentant; tous les amateurs du vrai et du beau théâtre français se réjouissent très heureusement d'avoir le privilège de voir représenter ici à Montréal les meilleures pièces de nos écrivains français interprétées par des artistes de la valeur de M. Edgar Becman et de Madame Gilda Darthy, entourés d'une troupe parfaitement homogène et dont l'ensemble a permis à M. Edgar Becman de donner des spectacles montés avec un soin, un luxe de décors, de toilettes comme on n'en avait jamais vu jusqu'à ce jour ici à Montréal.

La simple mention sur l'affiche de ces deux sympathiques artistes depuis quelques semaines suffit pour attirer au Théâtre National des foules de plus en plus nombreuses. La seule raison de cet engouement si naturel est que le public s'est rendu exactement compte du travail accompli, de la sûreté avec laquelle les spectacles étaient rendus et du soin minutieux qui a présidé à toute l'organisation de ces belles semaines qui viennent de s'écouler; c'est là le meilleur hommage que l'on puisse leur rendre et c'est pour eux le plus sûr garant du succès.

Pour la semaine du 28 janvier, nous allons avoir les représentations de la "Femme X...". Tout le monde connaît cette pièce émouvante et combien morale au cours de laquelle se déroulent les scènes les plus pathétiques et les plus émotionnantes qui puissent exister. En tête de la distribution, nous voyons M. Edgar Becman et Madame Gilda Darthy qui tiendra le rôle de la "Femme X..."; elle va incarner le personnage d'une façon saisissante et il va être extrêmement curieux de voir ces deux artistes dans des rôles absolument différents de ceux qu'ils ont tenus jusqu'à ce jour. L'on peut s'imaginer quel spectacle sensationnel nous allons avoir avec ces quelques représentations de la "Femme X..."; ils seront secondés par MM. Faure, Schauten; Mesdames Ditz, Guérande, et toute la troupe au grand complet.

Semaine du 4 février, pour la rentrée de Madame Blanche David et les débuts de M. Charny: "La Belle Aventure", pièce en quatre actes de MM. de Flers et Caillevet. Semaine du 11 février: "Le Secret".

Les billets pris en location devront être retirés avant une heure en matinée et sept heures en soirée; passé ces heures, ils seront vendus immédiatement. Matinées: mardi, mercredi, jeudi et samedi.

THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS.

(Représentation de l'Alliance Artistique)

"La Marche Nuptiale", pièce en 4 actes d'Henry Bataille.

M. Henry Bataille est considéré à juste titre comme un de nos premiers auteurs dramatiques modernes. Ses succès ne se comptent plus. Ces pièces éveillent toutes sortes d'impressions, excepté l'indifférence. Elles vous irritent, vous déconcertent, vous ravissent à la fois. Il faut, pour les pénétrer pleinement, un petit effort. Sur elles flottent comme un parfum de mystère, quelque chose d'énigmatique et comme le dit joliment un de nos premiers critiques parisiens: "Ce dont on peut être certain, c'est qu'en M. Bataille on trouve un rare et un sincère artiste; un des plus originaux, et peut-être le plus richement doué d'une génération dans l'histoire de notre théâtre.

"La Marche Nuptiale" est un roman tragique, lyrique aussi dans son envolée; c'est une oeuvre d'une sensibilité profonde, d'une douce émotion, d'une infinie délicatesse. Le style en est merveilleux, net, sobre, incisif; il sait tout exprimer sans recherche comme sans embarras.

Cette pièce fut il y a quatre ans, un triomphe personnel pour Madame Vhéry et MM. Scheler et Pelletier, aussi l'Alliance Artistique avait-elle reçu de nombreuses demandes pour qu'on la remette à l'affiche. Elle n'a pas voulu se dérober au désir du public et nous allons ainsi avoir le plaisir de revoir le chef-d'oeuvre de M. Henry Bataille, chef-d'oeuvre que la Comédie Française de Paris a inscrite à son répertoire.

En dehors des trois artistes déjà nommés, nous aurons le début de Madame J. Kosta, une de nos meilleures comédiennes qui jouera le rôle de Suzanne Lechatelier, qu'elle a déjà interprétée à côté de Madame André Méry. Les autres rôles féminins seront tenus par Mesdames Devoyod, Demons, Noggi, Thiéry, R-Harmant et MM. Fillion, Girardin, Gury, Cauvin, Valhubert, Godeau, Mallet, Coutlée, etc.

La mise en scène sera des plus originales et des plus soignées, comme toujours d'ailleurs.

Pour la semaine du 4 février, on jouera "Venez-y-donc!", une grande revue d'actualités, en 3 actes et 5 tableaux, par M. Pierre Cauvin. Cette revue ne sera jouée qu'une semaine, car dès la semaine suivante on commencera à donner les pièces primées du Concours Dramatique de l'Alliance Artistique.

Jeudi soir, 31 janvier, il y aura une grande soirée de gala, pendant

laquelle M. le président du Concours de l'Alliance donnera quelques renseignements sur le nombre et la qualité des pièces reçues et proclamera le nom des six lauréats dont les oeuvres seront représentées pendant les six semaines suivantes.

Rappelons que c'est après l'audition de ces pièces que le classement définitif sera établi.

Nous ne saurons trop féliciter l'Alliance Artistique de ce témoignage d'encouragement qu'elle a donné en organisant ce concours à la littérature canadienne-française. A l'heure où la question de la langue et de la race canadienne-française est à l'ordre du jour. Ce concours devient une oeuvre éminemment patriotique.

THEATRE CHANTECLERC.

Splendide comédie dramatique en sept tableaux, intitulée: "Le Docteur des Pauvres", de Ernest Morel. L'action se passe à Rome, dans la haute société italienne. Le Duc de Boisgelnin, pour venger son honneur outragé, blesse un français, D'Arquenay, de passage à Rome. Le secrétaire du Duc, un nommé Pazzi, témoin de cette affaire, resté seul avec le blessé, le voit, le tue et le jette dans le Tibre. Boisgelnin a quitté l'Italie, il se rend en France, et là se fait le protecteur de la veuve et des enfants de celui qu'il croit avoir tué. Plus tard, le fils de Boisgelnin devient amoureux de la fille de D'Arquenay, le mariage a lieu, mais le soir, au milieu d'une grande réception, le fils D'Arquenay apprend que son père a été assassiné, et le nommé Pazzi, revenu en France, pour se venger de la Duchesse, accuse le Duc de ce meurtre. Le Duc tente de prouver son innocence et ne peut y parvenir, lorsque tout à coup apparaît le Docteur qui a soigné jadis D'Arquenay, et qui prouve papiers en mains que D'Arquenay est mort non de la blessure de Boisgelnin, mais qu'il a été étranglé et volé par Pazzi. Ce dernier est arrêté. Splendide drame aux fortes émotions, d'un haut comique où l'auteur a analysé avec justesse les grands sentiments du coeur humain.

Cette pièce servira de début à Madame Suzette de Vital qui jouera le rôle de Margarita, la Duchesse. Inutile de faire ici l'éloge de cette charmante artiste que tout le Nord verra avec plaisir réapparaître sur la scène du Chanteclerc.

THEATRE ARCADE.

Il y aura encore du nouveau au Théâtre Arcade la semaine prochaine. C'est le début de Madame Simonne Rivière dans la comédie et le drame. Madame Rivière a fait des études dans ce genre à Paris, mais ici au Canada, elle n'a jamais eu l'occasion de se produire, à cause de son talent de chanteuse qui lui a valu que des engagements dans l'opérette. MM. Tremblay et Villeraie offre donc à Madame Rivière une occasion qu'elle attendait, et ils ont choisis une fine comédie dramatique pour le début de cette charmante artiste. "Les Deux Amours", tel est le titre de cette comédie. Il y a de tout dans cette belle pièce: un peu de "La Sacrifiée", de "La Préférée", de "La Flambée" et de la "Femme X..."; c'est une pièce de sacrifice, d'abnégation et d'amour tendre. Secondé par Madame Darcès, M. Tremblay et toute la troupe, Madame Simonne Rivière se fera voir sous un nouveau jour, et nous ne doutons pas qu'elle se révélera aussi artiste dans ce genre que dans l'opérette.

Des décors et une mise en scène extraordinaires par M. Villeraie, complèteront le succès qui s'annonce à l'Arcade la semaine prochaine.

Aujourd'hui, dimanche le 27 janvier, programme extraordinaire: \$100.00 en cadeaux. Charles Chaplin et une chanson mimée: "Le petit Belge".

Vendredi, 1er février, grande soirée de gala du Cercle Sainte-Brigide.

ELECTRA.

Pour samedi et dimanche, la direction de l'Electra s'est procuré un film extraordinaire dans "La femme", une vue qui sera certainement très applaudie par la nombreuse clientèle du populaire cinéma de la rue Sainte-Catherine-Est.

Lundi et mardi, une autre vue de tout premier ordre sera à l'affiche, c'est une production en cinq parties, intitulée: "La Soeur". La critique américaine nous dit beaucoup de bien de cette pièce.

A venir: un métré intitulé: "L'Imposteur", dans lequel Harold Lockwood, l'artiste bien connu se surpasse dans le premier rôle.

Inutile d'ajouter que, comme toujours, l'orchestre de l'Electra, au grand complet, donne tous les jours un programme irréprochable.

Maisons à Louer

Trois Etages :

2819, 2821 et 2823 Avenue des Belges, 4 et 5 pièces, fixtures électriques, bouilloire à eau chaude, bain, w. c.

Cinq minutes de marche des tramways de la rue St-Denis. Loyer bon marché.

Possession Immédiate.

• • •

Un Etage :

484 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, coin Ontario, 4 pièces, fixtures électriques, w. c., lumière fournie par le propriétaire.

S'adresser au propriétaire.

A. P. PIGEON,

Tél., Est 1121.

109 Ontario Est.

Théâtre Chanteclerc

1274 St. Denis. Tél. St-Louis 7274
Chs. Farhood & Co., Props
H. Palmieri, Dir.

SEMAINE DU "LE DOCTEUR DES PAUVRES" Grand drame en 7 tableaux de Ernest Morel
28 JANVIER

PRINCIPAUX TABLEAUX : Un drame terrible à Rome. La lettre fatale. Le fils vengeur. Fatal mariage. Honneur et vengeance. La fin d'un misérable.

Rentrée de Mme Suzette de Vital dans le rôle de Margarita.

PIECE PATHETIQUE... EMOUVANTE... ET COMIQUE. Pour la première fois à Montréal.

DIMANCHE Vues Spéciales et Chant par MM. Pellerin et Gauthier.

THEATRE ARCADE

Coin Ste-Catherine et Maisonneuve.
Tél. EST 192.

EDMOND DESMARTEAU, Dir.-Prop. TREMBLAY & VILLERAIE, Dir.-Art.

SEMAINE DU 28 "LES DEUX AMOURS" Drame en 6 Actes
Janvier 1918

DIMANCHE, 27 JANVIER

MARY ANDERSON dans CHARLES CHAPLIN dans
"La Divorcée." "Easy Street."

1ère Episode : "La Femme et la Vengeance."

OSCAR VALADE, dans son répertoire

Concours d'Amateurs.

\$100.00 DONNES EN PRIX DE \$10, \$5, \$1.

THEATRE National Français

SEMAINE DU 28 JANVIER 1918
MONSIEUR EDGAR BECMAN

et
MADAME GILDA DARTY

dans
"LA FEMME X..."

Matinées : mardi, mercredi, jeudi
et samedi.

THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

Semaine du 28 Janvier 1918.

L'ALLIANCE ARTISTIQUE
présente

La Marche Nuptiale

Pièce en 4 actes d'Henri Bataille.

Dimanche—Vues Animées.

ELECTRA

570 SAINTE-CATHERINE EST

TOUJOURS UN
PROGRAMME DE VUES
DE TOUT PREMIER CHOIX

Admission 10c Dimanche, 15c LA TAXE
Semaine, seulement, Comprise

PARC SOHMER

OUVERT TOUS LES DIMANCHES

Vaudeville et
Attractions
Extraordinaires.

La Bande du Parc. 30 Artistes.

3 et 8 Hrs P. M. Admission, 10c.

Irène Castle

Fameuse comme étant la femme la
mieux habillée en Amérique.

Elle sera au

Théâtre Holman

DIMANCHE, LUNDI, MARDI et
MERCREDI,

dans

"Vengeance is Mine"

Vue en Cinq Parties de Pathé.

SPECIALTY FILM
IMPORT Limited.

A l'Enseigne Moderne

J. A. R. DEGUIRE

Peintre d'Enseignes Commerciales

Enseignes sur Coton, Placards, Bulletins,
Lettrage sur Vitres, Pancartes,
Etc.

Travail artistique de première classe,
à des prix modérés.

930 rue St-André, Montréal.

DOCTEUR J.-E. BOIVIN

Chirurgien-Dentiste

Gradué des Universités de

Baltimore et New-York

101 rue ST-DENIS

(entre Lagauchetière et Dorchester)

Spécialités :

Ponts en or et couronnes

MONTREAL

Les

Unions

Ouvrières

sont

Invitées

à

venir

nous

voir

TRAVAIL SUPERIEUR

A l'Imprimerie du "Bulletin"
on y exécute, à très bref délai, toutes
sortes de travaux en fait d'impres-
sions

SPECIALITE :

Ouvrage de Luxe

AUSSI

Circulaires, Affiches, Pam-
phlets, Catalogues, Etc.

SI vous êtes pressé,
vous voulez un bon travail,
vous cherchez de l'originalité.

VENEZ NOUS VOIR

"Le Bulletin"

Dept. des Impressions

105-109 Rue ONTARIO Est.

Angle Ave Hotel-de-Ville.

TELEPHONE EST 1121



17

CONCOURS

S'il n'y avait
plus de Papier

QU'ARRIVERAIT-IL ?

Il s'agit de répondre à cette question par un mot, une phrase
ou un article comique, fantaisiste ou original.

N'écrire que sur un seul côté du feuillet et bien lisiblement.
Nous publierons les bonnes réponses.



SON DERNIER CADEAU



BORDEN.—Voici encore de l'argent que le Canada t'offre en plus des hommes qu'il envoie au front.